

pussent, dans un avenir même éloigné, relever ce peuple de leur abaissement moral et religieux, je pardonnerais à mes compatriotes les moyens qu'ils ont employés pour se rendre maîtres de ce pays. »

M^{me} Graham fit en 1810 un voyage à Ceylan, et revint ensuite à Bombay : elle visita les cavernes de Toulsi qui lui rappelèrent celles de Carli, mais le travail n'en est pas si achevé. Plus tard elle s'embarqua pour Madras, sur une frégate que son mari commandait.

« Je ne connais rien de plus frappant, dit-elle, que la première vue de Madras par mer. Un terrain bas et sablonneux s'étend à perte de vue au nord et au sud; un petit nombre de collines que l'on aperçoit à une grande distance dans l'intérieur, fait supposer que l'on ne trouvera en débarquant qu'un terrain nu et stérile : on arrive sur la rade, alors la ville et la citadelle apparaissent comme par enchantement; le rivage est couvert de gens de toutes les couleurs et dont les mouvemens, dans cet éloignement, feraient croire que la terre elle-même est animée. Les magasins et d'autres bâtimens publics qui bordent la plage, sont de beaux édifices soutenus par des voûtes rustiques et dont l'étage supérieur est orné de colonnes. Ils sont revêtus de stuc qui est poli et devient dur comme le marbre. A quelque distance le fort

Saint-George avec ses lignes et ses bastions, l'hôtel du gouvernement et ses jardins, dans le fond le mont Saint-Thomas, forment un tableau magnifique, embelli encore de distance en distance par les tours des pagodes qui s'élèvent du milieu des jardins.

Le ressac, le long de la côte de Coromandel, est très-fort. Il y occasionne une barre qui empêche les bâtimens d'en approcher : on a donc recours, pour débarquer, à des chelingues. C'est une espèce d'embarcation qui paraît fort mauvaise par sa construction, mais qui est très-utile. Tandis que j'en considérais l'arrangement, et que je regardais les Maquois qui la conduisaient, ils entonnèrent ce qu'ils appellent une chanson : ce sont plutôt des cris sauvages et plaintifs. Nous sommes entrés dans la barre, le patron debout battait la mesure avec force de la tête et du pied, tandis que les matelots faisaient avancer la chelingue à reculons; une forte lame vint la frapper et l'emporta avec une violence terrible; alors les rameurs redoublèrent d'efforts pour que la lame en reculant n'entraînât pas la chelingue; cette manœuvre fut répétée à peu près six fois, le chant des Maquois augmentant ou diminuant suivant la force et la grandeur de la lame; à la dernière, nous fûmes lancés sur la plage où la chelingue resta à sec. Ces embarcations sont grandes, légères et faites de

planches fort minces, liées ensemble; les coutures ne sont remplies que de paille: si on les calfait, on ôterait à la chelingue la flexibilité nécessaire pour n'être pas brisée par le ressac; les Maquois assis sur des bancs posés sur le bord de la chelingue, sont nus, à l'exception d'un morceau de toile attaché autour des reins avec une ficelle; ils sont coiffés d'un turban; leur physionomie sauvage n'est pas embellie par la croûte de sel que la mer laisse sur leur corps, et qui généralement blanchit à moitié leur peau. A une des extrémités de la chelingue, les passagers se placent sur un siège garni de coussins et entouré d'un rideau; ils y sont à sec, tandis que la lame brise autour de la chelingue.

A Madras tout le monde vit à la campagne; les bureaux du gouvernement et les comptoirs des négocians sont dans la ville ou dans le fort; les hommes y viennent pendant le jour, le soir ils retournent dans leurs familles. L'architecture des maisons est élégante; les portiques et les vérandas sont soutenus par des colonnes en stuc: les murailles sont également revêtues de cette substance, tantôt blanche, tantôt colorée; les planchers sont couverts de nattes de rotin: on parvient ainsi à rendre les maisons aussi fraîches qu'il est possible; elles sont ordinairement entourées d'un champ planté d'arbres et d'arbustes; les fleurs et les fruits

n'y viennent que très-difficilement. Pendant la durée des vents chauds, on place aux portes et aux fenêtres des tâts, sorte de natte faite avec la racine du cousa (*poa cynosuroides*) qui a une odeur agréable; on les arrose constamment, de sorte que l'air, en passant au travers, répand dans toute la maison une fraîcheur et une odeur agréables.

J'avais si souvent entendu parler en Europe de la dextérité des escamoteurs de Madras, que ma curiosité de les voir était extrême; nous en avons donc fait venir une troupe choisie. Après les tours ordinaires de gobelets et de boulettes qui furent changées de manière à tromper l'œil le plus vigilant; après avoir fait trouver un petit serpent en vie dans ma main, où je croyais être sûre d'avoir reçu un caillou, le principal bateleur prit une pincée de sable blanc entre son doigt et son pouce, et traça en le répandant des lignes rouges, bleues ou jaunes selon que nous le demandions. Ce qui m'amusa le plus fut de lui voir jeter en l'air huit boules de cuivre qu'il tint constamment à égale distance en les faisant tourner pendant long-temps. Il fit plusieurs autres tours, et comme il était nu jusqu'à la ceinture, il ne pouvait rien cacher dans ses vêtemens pour aider son adresse. Après ces tours, il prit une pierre ronde et grosse comme sa tête, la posa entre ses talons, puis faisant un soubresaut, il la

lança en l'air à une grande hauteur, il la reçut sur son épaule, d'où, par un autre effort, il la repoussa en l'air; elle lui retomba sur le dos, puis, par la même manœuvre, successivement sur les côtés, sur le dedans du coude, sur le poing et sur l'estomac. Ce qu'il y eut de plus remarquable et en même temps de plus pénible, fut de lui voir avaler une épée; il n'y avait pas là de supercherie, j'ai manié l'arme avant et après l'opération; j'aurais cru que cet exercice devait être nuisible aux jongleurs; mais ils ont l'air de jouir d'une très-bonne santé. Ces gens font, dès l'âge le plus tendre, l'apprentissage de ce métier: les enfans commencent par avaler de petits morceaux de bambou, qu'ils allongent successivement. »

Le 26 août, madame Graham s'embarqua pour Calcutta: « Nous avons cheminé constamment, dit-elle, le long de la côte, qui a été continuellement couverte de brume. Nous avons passé devant la pagode de Djaghrenâth qui est isolée sur une grève sans fin. La première terre que nous avons aperçue ensuite a été la pointe de Palmyra, ou plutôt la sommité des arbres qui donnent leur nom à ce cap bas et sablonneux. Ayant mouillé sur la rade de Balasore, les brisans et la couleur de l'eau nous avertirent que nous approchions de la terre, quoique nous ne la vissions d'aucun côté. L'eau ressemblait à une boue épaisse, plus con-

venable pour qu'on marchât sur sa surface, que pour être traversée par un navire. Nous avons donc quitté le vaisseau, et nous avons continué notre route dans une goëlette de pilote. Quel triste aspect que celui de l'entrée du Hougly! à l'ouest des brisans effrayans s'étendent à perte de vue; on est entouré de requins et de crocodiles: à l'est, un objet plus affreux est l'île de Sangor, fort basse et couverte d'un djungle sombre dont la vue glace d'épouvante; on reconnaît qu'il doit être un nid de serpens et un repaire de tigres. C'est pis encore: tous les ans il s'y fait des sacrifices humains que la vigilance du gouvernement britannique n'a pu encore empêcher. Le temple est démoli, mais les fanatiques sectateurs de Kali se précipitent dans le bras du fleuve qui sépare l'île du continent, vis-à-vis du lieu où s'élevait l'autel sanglant; et couronnés de fleurs, vêtus d'écarlate, chantant des hymnes en honneur de la déesse, ils se dévouent à la mort; celui qui atteint à la rive opposée sans avoir été dévoré par les requins sacrés, devient paria et se regarde comme l'objet de la haine des dieux. Des mères, possédées de cette superstition furieuse, des mères jettent leurs enfans à ces poissons féroces; scènes trop affreuses pour être décrites. Actuellement le gouvernement place à Sangor un corps de troupes, pendant la réunion annuelle, pour empêcher ces pratiques

abominables, ce qui les rend assez rares aujourd'hui.

En remontant le fleuve, on perd de vue les brisans à mesure qu'on avance, le djungle s'éclaircit graduellement; les arbres deviennent plus grands: on aperçoit de temps en temps une pagode ou un village; le Hougly se couvre de bateaux de toutes les formes; ses rives sont garnies de maisons de campagne: le pays devient charmant; la population nombreuse et active, la terre bien cultivée m'annoncèrent que nous approchions d'une grande capitale.

En débarquant, je fus frappée de l'air de grandeur de tous les édifices; non que les règles de l'art soient scrupuleusement observées dans leur construction; mais le grand nombre de colonnes, de portiques, de dômes, de portails, entremêlés d'arbres, forment un superbe tableau, animé par un beau fleuve rempli de navires.

Ici les conversations les plus agréables sont celles dans lesquelles il est question de l'Europe, où l'esprit humain semble s'être développé avec plus d'avantage que partout ailleurs. En regardant ici autour de nous l'apathie, la superstition dégradante, l'obéissance passive des Hindous, le fanatisme plus vil des Musulmans; l'avidité, la prodigalité, l'ignorance, les habitudes ignobles de la plupart des blancs, semblent placer tout ce

monde à peu près au même niveau, qui est bien au-dessous de celui des nations les moins civilisées de l'Europe.

Nous sommes dans la saison des fêtes (25 octobre), de tous côtés j'entends des tam-tam, des tambours, des flûtes et des trompettes: je vois des processions en l'honneur de Kali qui vont à deux milles d'ici, à Kalighât, où il y a un temple célèbre depuis long-temps. Il a été démoli pour en construire un plus magnifique. Dans tous les bazars, et à la porte de chaque boutique, sont suspendues des figures de bois et des têtes humaines, dont le cou est peint couleur de sang, ce qui indique, je pense, qu'autrefois on sacrifiait des hommes à cette déesse. Je pense qu'elle était la divinité tutélaire de Calcutta.

Il y a trois semaines, on célébra la fête de Kali sous le nom et les attributs de Dourgha. Ces images et celles de quelques autres divinités furent promenées en procession avec une grande pompe, et baignées dans les eaux du Hougly: ces figures étaient placées sous des dais dorés et peints des couleurs les plus vives; des hommes les portaient sur leurs épaules. Plusieurs de ces temples ambulans marchaient ensemble précédés par des bannières, de la musique et des brahmes la tête nue, qui récitaient des mantras: les dieux étaient suivis de leurs chars traînés par des bœufs

ou des chevaux richement caparaçonnés, et chargés des instrumens des sacrifices. D'autres brahmes les escortaient, une foule immense de toutes les castes les suivait : cette fête a duré plusieurs jours.

Maha-Radjah, un des principaux Hindous, m'ayant invité à un nauteh ou divertissement religieux qui devait avoir lieu chez lui, trois jours de suite, j'y allai le 6 octobre. Nous fûmes reçues dans une grande cour carrée, couverte, pour l'occasion, d'une toile rouge, à laquelle on avait attaché une profusion de fleurs artificielles; la maison occupe trois côtés de cette cour : les murs en sont ornés d'un double rang de colonnes accouplées; entre chaque couple il y a une fenêtre : le quatrième côté est formé par le temple de la famille, dont l'architecture, dans le style du pays, est très-jolie. On monte par un escalier au véranda du temple, dans lequel la statue de Vichnou assis était magnifiquement parée. Une quantité de bougies, dans de superbes candélabres, brûlaient devant lui. Une centaine de personnes étaient déjà assemblées; ce lieu pouvait en contenir une fois autant. Les danses étaient commencées; dès que le maître de la maison nous aperçut, il nous conduisit aux meilleures places, et fit placer derrière nous de petits garçons avec des éventails de soie rouge à frange

d'or. Il nous offrit des bouquets de mogori et de roses, attachés dans une feuille verte ornée d'une frange d'argent. On apporta ensuite un petit vase d'or; Maha-Radjah nous arrosa d'essence de rose avec une cuiller d'or. Les premiers danseurs étaient des hommes, qu'à leur mise je pris pour des femmes, quoique je fusse surprise de la hardiesse de leurs gestes, qui était tout ce qu'il y avait de remarquable dans leur danse : ils firent place à des chanteurs cachemiriens qui chantèrent des odes de Hafiz et des chansons hindoustanais, et dont les voix étaient très-agréables; un vieillard, dont la longue barbe blanche, les cheveux et le teint blanc indiquaient un autre climat, les accompagnait de sa guitare qui avait un son extrêmement doux; il la touchait avec goût et habileté.

Ces chanteurs furent, à mon grand regret, remplacés par une pantomime dans laquelle les acteurs représentèrent des éléphants, des ours et des singes. Après eux les femmes dansèrent; quoiqu'elles fussent jolies et que leurs mouvements fussent gracieux, je trouvais qu'elles ne répondaient pas à l'attente que je m'en étais faite. L'une d'elles déploya, en dansant en rond, une pièce de mousseline à raies de couleurs, et avec chaque raie formait des fleurs de couleurs différentes. La dernière scène que nous vîmes fut un ventriloque, le meilleur que j'aie entendu. Ensuite

nous nous sommes retirées malgré les instances de Maha-Radjah, qui nous promettait de nouvelles troupes de danseuses en nombre suffisant pour varier nos plaisirs pendant toute la nuit. Maha-Radjah faisait à merveille les honneurs de sa maison : il parlait avec bonté à ses hôtes, n'importe qu'ils fussent hindous, chrétiens ou mahométans.

Je fus fâchée de n'avoir pu aller le lendemain chez Maha-Radjah, parce que j'ai appris que des Portugais et des parias y parurent en européens et imitèrent nos danses, notre musique et nos manières. Je regrette que la fierté des Européens les empêche ici comme à Madras de fréquenter les Hindous; je n'ai pu faire connaissance avec aucune famille de ceux-ci; leurs usages m'ont paru les mêmes qu'à Bombay où je les ai vus de près. Leurs maisons sont plus commodes à Calcutta qu'à Bombay ou à Madras; ils portent moins d'ornemens que les Marattes, quoiqu'à d'autres égards, ils semblent être plus riches et mieux vivre que ce peuple.

L'hôtel du gouvernement, bâti par lord Wellesley, est le plus beau des édifices publics; les autres sont un hôtel-de-ville, un palais de justice et deux églises. Le bâtiment des employés de la compagnie ressemble à un misérable hôpital ou à une maison de charité; c'est là que demeurent les écrivains récemment arrivés d'Europe; ils étu-

dient au collège du fort William l'hindoustani, le bengali et le persan. A des époques réglées, ils soutiennent un examen devant le gouverneur général.

Calcutta est, ainsi que Londres, une ville peu considérable, qui a des faubourgs immenses; ses habitans appartiennent à toutes les nations de la terre. Chinois et Français, Persans et Allemands, Arabes et Espagnols, Américains des États-Unis et Portugais, Juifs et Hollandais y sont mêlés avec les Hindous et les Anglais, les premiers habitans primitifs, les autres maîtres actuels du pays. Ce mélange de peuples qui, selon mon opinion, devrait affaiblir les préjugés de chacun d'eux, produit un effet diamétralement opposé, au moins chez les Anglais. Chacun de ceux-ci se fait gloire d'être un John Bull outré, mais plutôt, je crois, dans la forme que dans le fond; car dans les affaires sérieuses, et quand il s'agit de questions de justice, chacun est ce qu'il doit être.

En revenant d'une promenade, je passai près du cimetière anglais; il a plusieurs acres d'étendue, et il est si rempli de colonnes, d'urnes et d'obélisques, qu'il semble que l'on ne puisse pas y mettre un de ces monumens funéraires de plus; c'est comme une ville des morts: il s'étend de chaque côté de la route, au-delà on ne voit rien; la plupart des personnes qui y sont enterrées n'é-

taient pas âgées de vingt-cinq ans ! réflexion triste, et qui cependant se présente naturellement à l'esprit ; tant de jeunes gens ont été moissonnés par la mort dans les premières années de leur séjour sous ce climat ! combien, parmi eux, accoutumés pour la moindre indisposition aux tendres soins de leurs parens, de leurs frères, de leurs sœurs, ont expiré ici, entièrement isolés, et n'ont été pleurés que par des étrangers ! Je ne sais pourquoi il paraît plus triste de mourir dans un pays éloigné que dans le sien ; c'est une superstition générale de souhaiter que sa cendre soit mêlée à sa terre natale.

Le temps est si frais à cette époque (20 novembre) que la promenade est agréable. Que de mouvement et d'activité autour de Calcutta ; on voit à la fois sur le fleuve de grands vaisseaux de la compagnie anglaise des Indes, et des grabs, ou des dôs d'Arabie, ou un prô de l'archipel oriental d'Asie ; ici les canots pittoresques des Hindous avec leurs cabanes flottantes ; là les bolios, ou canots de plaisir des Anglais ; ils sont peints en vert et dorés, et ont des tendelets en soie.

Les vents du nord sont maintenant si froids (25 novembre) que je suis obligée de m'envelopper d'un châle de laine et d'une palatine de fourrure, quand je fais ma promenade du matin sur un des éléphants du gouverneur général. Il y a dans le paysage des environs de Barrackpore,

ville à 16 milles de Calcutta, quelque chose qui me rappelle les bords de la Tamise ; c'est une verdure aussi belle, un feuillage aussi touffu, des eaux aussi belles ; il y a même des maisons de campagne sur les bords du fleuve ; mais il y manque des villages et des chaumières, dont les habitans se révoltent à l'idée d'être opprimés sans pouvoir obtenir justice, et auxquels sourit l'espoir de parvenir aux emplois qu'ils ont la capacité ou le courage d'ambitionner. Il y a peut-être un peu d'orgueil dans la pitié que je ne puis m'empêcher de ressentir pour les basses classes des Hindous, qui paraissent si résignés à tout ce que j'appelle les maux de la vie. J'éprouve un sentiment d'humiliation en les voyant à demi vêtus, à demi nourris, couverts de maladies dégoûtantes ; je demande comment ils sont tombés dans cet état de dégradation, et s'il n'y a point de moyen de les en retirer : on me répond : « C'est la coutume ; cette caste doit s'y soumettre ; » jamais ils n'essayent de franchir les bornes qui les y retiennent.

En remontant l'autre jour le fleuve (20 décembre) pour aller à Barrackpore, le premier objet qui frappa mes regards fut un cadavre qui était dans l'eau depuis assez long-temps pour être enflé et surnager ; il passa tout près de notre canot, il était blanchi et entouré de poissons. En débarquant, je vis deux chiens sauvages qui en déchi-